

HOMÉLIE 16

«C'est pourquoi nous avons été consolés de votre propre consolation, et nous avons encore été plus abondamment réjouis à cause de la joie de Tite, voyant ce que vous avez tous fait pour ranimer son esprit.»

1. Voyez comme il les relève de nouveau par ses éloges, et comme il fait connaître leur charité. Après leur avoir dit à quel point il était heureux de l'effet produit par sa lettre, du bien qu'ils en avaient retiré : «Je me réjouis non de ce que vous avez été contristés, mais de ce que la tristesse a produit en vous la pénitence;» après leur avoir témoigné son affection, en leur disant : «Si j'ai voulu vous écrire, ce n'est pas à cause de celui qui a fait le mal ni de celui qui l'a souffert, c'est afin de vous manifester la sollicitude que nous avons pour vous,» il rappelle maintenant une preuve de leur bienveillance, ce qui justifie les éloges dont il les comble; il fait voir combien est sincère leur charité : «Vous m'avez consolé, et je me suis encore plus réjoui de la joie de Tite.» – L'affection qu'il leur porte n'est donc pas tellement grande, puisque ce disciple lui cause seul plus de joie que tous. – Erreur, répond l'Apôtre; vous êtes plus que lui la cause de ma joie. De là ce qu'il ajoute aussitôt : «Ses entrailles ont goûté le repos par vous tous.» Ce n'est pas lui, ce sont ses entrailles, cette ardente charité qu'il a pour eux. Et d'où lui vient ce bien-être ? De tous. C'est encore là leur plus grand éloge. «Et si je me suis glorifié de vous auprès de lui.» L'honneur du disciple, c'est que le maître se glorifie de lui. «Je n'ai pas été confondu.» Je me suis réjoui de ce que vous avez donné l'exemple d'une vie meilleure et manifesté mes paroles par vos actions. De là pour moi deux titres de gloire : vous avez progressé dans le bien; il est visible que je ne me suis pas écarté de la vérité. «Du reste, de même que nous vous avons toujours parlé selon la vérité, de même nous sommes-nous trouvé dans le vrai en nous glorifiant de vous auprès de Tite.» Il exprime maintenant une autre pensée : Tout ce que je vous ai dit de mon disciple était conforme à la vérité; – et selon toute apparence il leur avait fait de Tite l'éloge le plus complet; – ce que j'ai dit de vous à Tite ne s'est pas moins vérifié. «Et ses entrailles se dilatent en vous avec plus d'ampleur.» Il le recommande déjà par de telles paroles, en le montrant plein d'ardeur et d'attachement pour eux. Au lieu de dire : Sa charité, il a dit : «Ses entrailles.»

Après cela, pour éloigner tout soupçon de flatterie; il signale constamment les causes de cette affection : il ne veut point paraître les flatter, je le répète, et de plus il veut exciter leur zèle, en leur attribuant le mérite de ce sentiment, en faisant bien ressortir qu'eux-mêmes l'ont provoqué dès le principe et puis entretenu dans le cœur de ce fidèle ministre. A peine a-t-il dit : «Ses entrailles se sont profondément émues pour vous,» qu'il ajoute : «Car il se souvient de l'obéissance que vous lui avez tous rendue.» – Cela prouve aussi la reconnaissance de Tite pour ceux qui l'avaient si bien traité; il semble qu'il les ait tous emportés dans son âme quand il est parti, tant il les avait toujours présents à la mémoire et sur les lèvres. C'est encore une bien grande gloire pour les Corinthiens de s'être attaché d'une manière aussi forte celui qui les quittait. Paul insiste de nouveau sur leur obéissance, afin de mieux stimuler leur ardeur; et de là ce qu'il ajoute : «Avec quelle religieuse crainte vous l'avez accueilli.» Ce n'est pas là seulement de l'affection, c'est un respect suprême. Remarquez cette double vertu dont il leur donne le témoignage : ils l'ont aimé comme un père, ils l'ont craint comme un supérieur; ni la crainte n'a paralysé leur affection, ni leur affection n'était exempte de crainte. Voilà ce qu'il disait tout à l'heure : «Cette tristesse selon Dieu, combien n'a-t-elle pas produit en vous de sollicitude, de crainte, de désir !» (II Cor 7,11) Il continue : «Je me réjouis donc, parce que j'ai pleine confiance en vous.»

Vous le voyez, ils sont la cause principale de sa joie. Puisque vous ne faites en aucune façon déshonneur à votre maître, vous n'êtes plus indignes du témoignage que je vous rends. Ce n'est donc pas tant à cause de Tite qu'il se réjouit, et les hommages que le disciple a reçus l'impressionnent moins que le dévouement dont les fidèles ont fait preuve envers lui. Il ne faut pas qu'on suppose que sa joie provient de son amitié; et c'est pour cela qu'il en assigne la cause. De même qu'il a dit plus haut : «Si je me suis glorifié de vous, ce n'a pas été pour ma honte;» de même il dit ici : «En toute chose j'ai confiance en vous.» Dois-je réprimander, je ne crains pas que vous vous éloigniez de moi; s'agit-il de me glorifier, je ne crains pas de me trouver pris au dépourvu; que je vous loue de votre soumission, de votre charité, de votre zèle, j'ai confiance en vous. Je vous ai commandé de retrancher le coupable, et vous l'avez retranché; je vous ai commandé de l'accueillir, et vous l'avez accueilli. J'avais dit à Tite que vous étiez des hommes recommandables et dignes d'admiration, que vous saviez vénérer vos

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

maîtres, et par votre conduite vous avez prouvé que j'avais dit vrai; c'est moins par moi que par vous qu'il l'a su. Aussi m'est-il revenu plein pour vous d'une ardente affection, parce que vous avez plus fait que je n'avais annoncé. «Mais je veux vous dire, frères, la grâce que Dieu a donnée aux Eglises de Macédoine.»

2. A près les avoir comblés d'éloges, il en revient à l'exhortation. Il a fait succéder les éloges aux réprimandes, de peur qu'en passant des réprimandes à l'exhortation, il ne rendit sa parole trop pénible; il les adoucit donc pour les disposer d'avance à mieux écouter ses conseils. Il veut leur parler de l'aumône; et c'est pour cela qu'il a dit : «Je me réjouis parce que j'ai pleine confiance en vous.» En s'appuyant sur le bien qu'ils ont déjà fait, il les excite et les prédispose à de nouvelles œuvres. Il ne leur dit pas brusquement : Faites l'aumône. Il prend mieux ses précautions, il prépare sa conclusion de loin et de haut : «Je veux vous faire connaître la grâce que Dieu a donnée aux Eglises de Macédoine.» Pour qu'ils ne s'enorgueillissent pas, il appelle cela une grâce; en rapportant les actions des uns, il stimule par ses éloges le zèle des autres. Les Macédoniens reçoivent de lui deux témoignages, ou même trois : qu'ils ont généreusement supporté les épreuves, qu'ils savent secourir les malheureux, qu'ils donnent avec abondance, quoique se trouvant eux-mêmes dans le dénûment; et, dans le fait, on les avait spoliés; ce à quoi l'Apôtre faisait allusion quand il leur écrivait : «Vous êtes devenus les imitateurs des Eglises de Dieu qui sont dans la Judée; car vous avez souffert de la part de vos compatriotes ce qu'elles ont souffert de la part des Juifs.» (I Th 2,14) Ecoutez encore comment il s'exprime en écrivant aux Hébreux : «Vous avez supporté avec joie l'enlèvement de vos biens.» (Heb 10,34) Voilà ce qu'il appelle une grâce, non seulement pour les tenir dans la modestie, mais encore pour les animer au bien et mettre sa parole à l'abri de l'envie. Il leur donne le nom de frères, surtout dans ce dernier but : comme il va faire un grand éloge des uns, il ne voudrait pas que les autres fussent jaloux.

Examinez bien cet éloge. Après les premiers mots : «Je vous fais connaître la grâce que Dieu a donnée (non à telle ou telle ville, c'est à toute la nation que l'honneur en revient), aux Eglises de Macédoine.» Puis il dit ouvertement quelle est cette grâce : «Dans l'abondance de leurs tribulations a surabondé leur joie.» Quelle prudence de langage ! Paul n'a pas d'abord exprimé ce qu'il voulait; il a dit autre chose, pour n'avoir pas l'air de s'être proposé ce but, pour qu'on pût croire qu'il s'y trouvait amené par la marche du discours : «Dans l'abondance des tribulations.» C'est une chose qu'il avait déclarée aux Macédoniens eux-mêmes : «Vous êtes devenus les imitateurs du Seigneur, en recevant la parole au milieu des plus grandes tribulations, dans la joie de l'Esprit saint.» (I Th 1,6) Il leur avait dit encore : «Par vous s'est répandue la parole du Seigneur dans la Macédoine et l'Achaïe, et de plus la foi que vous avez en Dieu a retenti partout.» (Ibid., 8) Que signifie cette parole : «Dans l'abondance des tribulations a surabondé leur joie ?» Ils ont éprouvé ces deux choses au suprême degré. Merveille incompréhensible, du sein de la tribulation a germé pour eux une joie surabondante. Non seulement l'épreuve, toute grande qu'elle était, ne les a pas jetés dans la tristesse, mais encore elle les a transportés de bonheur. En parlant de la sorte, il les oignait pour le combat, il leur inspirait un courage invincible. Ce n'est pas une tribulation ordinaire qu'ils ont éprouvée, c'est une tribulation qui devait les couvrir de gloire à cause de leur patience, mieux que cela, à cause de leur allégresse. Je dis encore trop peu; l'allégresse débordait de leur âme, ils en étaient comme inondés, aucune expression ne saurait la rendre. «Leur pauvreté si profonde a versé les trésors de leur charité sincère.» Deux choses encore qui vont au suprême degré. De même donc qu'une abondante tribulation a produit une joie surabondante, de même une immense pauvreté a produit d'incroyables aumônes. C'est ce qu'il entend quand il dit : «Elle a versé les trésors de leur charité sincère.»

La libéralité s'apprécie, non d'après la grandeur des dons, mais d'après les sentiments de ceux qui donnent. Aussi ne parle-t-il nulle part de de la richesse des offrandes faites, et mentionne-t-il seulement «les richesses de la charité.» Cela revient à dire : Loin de les rendre moins généreux, la pauvreté n'a fait qu'augmenter leurs largesses, tout comme la tribulation les a remplis de joie. Plus grande était leur indigence, plus ils ont montré d'ampleur et d'empressement. C'est pour cela surtout que l'Apôtre les admire; il demeure frappé d'une pareille générosité dans une pauvreté pareille. «Leur pauvreté si profonde,» dit-il, si complète, si absolue; et cela même fait ressortir leur simplicité. La charité dont il est ici parlé ne se manifeste pas, elle déborde; ce n'est pas non plus la simplicité seule, ce sont les richesses de la simplicité, des richesses qui répondent à la grandeur de l'indigence, ou plutôt qui la dépassent de beaucoup, tant l'effusion en est large et puissante. Il s'en explique immédiatement : «Ils ont donné autant qu'ils pouvaient, je leur rends ce témoignage (témoignage digne de foi, certes), et plus qu'ils ne pouvaient.» Voilà l'exubérance dont il

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

parlait tout à l'heure. Ici ne se borne pas son explication; il la poursuit dans ce qu'il ajoute : «Et c'est de leur propre mouvement qu'ils ont agi.» Encore une amplification. «Nous engageant avec instance;» une troisième ou même une quatrième. «Nous conjurant;» une cinquième. «Quoiqu'ils fussent dans la tribulation et le dénûment;» c'est la sixième. «Ils ont donné sans compter;» c'est la septième.

3. Comme il désire surtout obtenir des Corinthiens qu'ils donnent avec spontanéité, il y insiste d'une manière spéciale : «M'engageant avec instance, me conjurant.» Ce n'est pas nous qui les avons priés, tout au contraire. Et que nous demandaient-ils ? «La grâce et la participation du ministère qui doit s'accomplir à l'égard des saints.» Remarquez de nouveau comme il relève la chose par la majesté de l'expression. Sachant combien les Grecs étaient curieux de ce qui tient à l'esprit, il appelle cela une grâce, afin de les attirer; et puis une participation, pour leur apprendre qu'ils reçoivent en donnant. Ils me priaient, leur dit-il, de me charger de ce ministère. «Au delà de nos espérances.» Cette parole a trait soit à l'aumône, soit aux tribulations. Nous n'eussions jamais espéré que, malheureux et pauvres comme ils le sont, ils nous eussent pressés et suppliés de cette manière. Il atteste de plus le zèle qu'ils déploient dans l'ensemble de la vie : «Ils se sont dévoués au Seigneur, et puis à nous selon la volonté de Dieu.» En toute chose, leur obéissance a dépassé notre espoir. Leurs aumônes ne leur faisaient pas négliger les autres vertus; et d'abord, ils se donnaient eux-mêmes au Seigneur. Que faut-il entendre par ce don ? Qu'ils se sont consacrés à son service, qu'ils n'ont pas chancelé dans la foi, qu'ils ont montré dans les épreuves un courage inébranlable, qu'ils ont donné constamment l'exemple de la pureté, de la modestie, de la charité, du zèle et de la ferveur pour un bien quelconque. Et comment se sont-ils donnés à lui ? Par l'obéissance, par l'affection, par la promptitude avec laquelle ils ont accompli les lois de Dieu, tout en s'attachant à l'Apôtre. Examinez comme il fait ressortir la force de leur dévouement : «Ils se sont donnés au Seigneur.» Non en partie seulement, se réservant en partie pour le monde; ils ont tout donné à Dieu, et de plus ils se sont donnés eux-mêmes. Ils ne se sont pas enorgueillis de leur générosité; c'est avec une humilité profonde, une parfaite soumission, avec autant de respect que de philosophie qu'ils ont exercé l'aumône.

Quel est le sens de ces mots : «Selon la volonté de Dieu ?» Comme Paul venait de dire : «Ils se sont donnés à nous,» il déclare que ce n'est nullement par un sentiment humain, mais bien d'une manière conforme à la volonté de Dieu. «De telle sorte que nous avons prié Tite de continuer ce qu'il a commencé, de compléter en vous cette grâce.» Où donc est ici la conséquence ? Elle est parfaitement marquée, tout s'enchaîne; voici ce qu'il dit : Comme nous les avons reconnus pleins d'ardeur et d'énergie en toute chose, dans les tentations, dans l'exercice de la charité, dans leur affection pour nous, dans la pureté de la vie, nous avons envoyé Tite pour que vous aussi vous vous éleviez à la même hauteur. Si les expressions ne sont pas telles, telle est du moins la pensée; et voyez l'amour qu'elle respire : Pendant qu'ils nous exhortaient et nous conjuraient, c'est pour vous que nous étions en sollicitude, ne voulant pas que vous leur fussiez inférieurs. C'était encore une raison de vous envoyer Tite, afin que, stimulés et ranimés, vous fussiez les émules des Macédoniens. Tite se trouvait là quand cette lettre était écrite; et nous voyons qu'il n'avait pas attendu l'exhortation de Paul pour agir dans ce sens, d'après ce témoignage : «Comme il a déjà commencé.» De là vient que l'Apôtre fait de ce disciple les plus grands éloges, plus haut d'abord en disant : «N'ayant pas trouvé Tite, mon frère, je n'ai pas eu de repos dans mon esprit;» (II Cor 2,13) et maintenant par chacune des paroles qu'il dit de lui, par cette dernière en particulier; car ce n'est pas une petite gloire d'avoir bien commencé, c'est le signe d'une âme ardente et généreuse. Paul savait qu'en le leur envoyant il leur imprimerait un plus vigoureux élan vers le bien. De là l'éloge qu'il en fait, dans le but de mieux l'accréditer auprès des Corinthiens. C'est un grand instrument de persuasion que la bienveillance de celui qui nous parle. Non seulement une fois, mais à plusieurs reprises, Paul appelle l'aumône de ce beau nom de grâce. Il a dit d'abord : «Je vous fais connaître, frères, la grâce que Dieu a donnée aux Eglises de Macédoine;» puis : «Ils ont agi de leur propre mouvement, nous conjurant avec instance de nous charger de cette grâce et de cette participation;» enfin : «Pour qu'il continue comme il a commencé, pour qu'il complète en vous cette grâce.»

4. C'est un grand bien, en effet, c'est même un don de Dieu; en donnant de la sorte, nous devenons autant qu'il est en nous semblables à Dieu. Voilà ce qui fait éminemment l'homme. On le reconnaît à ce signe, selon cette parole du livre saint : «Grande chose que l'homme, inappréciable et supérieur est celui qui fait l'aumône.» (Pro 20,6) Cette grâce l'emporte sur le pouvoir de ressusciter des morts. Nourrir le Christ dans l'indigence c'est incomparablement plus que ressusciter les morts en son nom : dans le premier cas, vous êtes

HOMÉLIES SUR LES DEUX ÉPÎTRES AUX CORINTHIENS

son bienfaiteur; dans le second, il est le vôtre. Or, la récompense appartient à l'auteur d'un bienfait et non à celui qui le reçoit. En opérant des miracles, vous êtes le débiteur de Dieu; en faisant l'aumône, vous constituez Dieu votre débiteur. Mais l'aumône existe seulement quand vous donnez d'un cœur joyeux et d'une main libérale, quand vous estimez recevoir au lieu de croire donner, gagner au lieu de perdre, devoir la reconnaissance au lieu de la mériter. Hors de là, ce ne serait pas même un bienfait. Il faut se sentir heureux de venir au secours de son frère, loin de s'en attrister. Ne serait-il pas étrange que vous eussiez du chagrin alors que vous dissipez le chagrin des autres ? Vous détruiriez ainsi la nature même de l'aumône. Si vous gémissiez parce que vous mettez un terme à des gémissements, ce serait de la dernière inhumanité; mieux vaudrait ne pas consoler que consoler de la sorte. Au fond, quelle est la cause de votre humeur, ô homme? Serait-ce que votre or diminue ? Si telles sont vos dispositions, ne donnez pas. Si vous n'avez pas la confiance que votre or se multipliera dans les cieux, n'en faites part à personne.

Ah, vous voudriez être récompensé dès le temps présent ? Et pourquoi ? Laissez l'aumône demeurer ce qu'elle est, et n'en faites pas un négoce. Assurément beaucoup ont reçu leur récompense ici-bas; et cependant ils n'ont eu aucun avantage sur ceux qui ne l'ont pas reçue; plusieurs même ne l'ont dû qu'à leur faiblesse, à leur défaut d'amour pour les biens futurs. Tels que des hommes sans élévation et sans intelligence, esclaves de leurs appétits grossiers qui seraient invités à la table royale, et qui, ne sachant pas mieux se maîtriser que de petits enfants, ne sauraient pas attendre que le moment fût venu, et se priveraient eux-mêmes du plaisir qui leur est promis en se précipitant d'avance sur de méprisables aliments; tels ceux dont nous parlons ruinent par anticipation leur céleste béatitude par leur empressement à chercher et puis à saisir les trompeuses félicités de la terre. Comment, vous faites valoir votre argent, vous désirez que le capital ne vous rentre qu'après un temps considérable, et pas même alors, pour que vos intérêts augmentent sans cesse, et vous voulez maintenant être remboursé sur l'heure, vous qui ne devez pas séjourner ici, qui serez à jamais dans la vie future, vous qui subirez votre jugement et rendrez vos comptes, non dans le temps présent, mais dans l'éternité ! Si quelqu'un vous préparait une demeure dans un lieu que vous ne devez pas habiter, vous le regarderiez comme une injure; et voilà que vous voulez être riche en ce monde, que vous aurez peut-être à quitter avant le soir ? Ignorez-vous donc que nous sommes sur une terre étrangère, comme des hôtes et des passagers ? Ignorez-vous qu'à cette condition vous pouvez être mis dehors au moment que vous ne pensez pas, à l'encontre de toutes vos espérances ? C'est ce que l'expérience nous apprend. Tout ce que nous avons arrangé sur cette terre, nous l'y laisserons. Le Seigneur ne nous permet de rien emporter avec nous, que nous ayons construit des maisons, que nous ayons acquis des champs, des esclaves, des meubles précieux, quoi que ce soit de ce genre.

Non seulement il ne vous permet de rien emporter, mais encore il ne vous promet aucune récompense; car il vous avait averti de ne pas vous livrer à de telles occupations, de ne pas dépenser le bien d'autrui, mais uniquement le vôtre. D'où vient donc que, vous négligeant vous-même, vous allez travailler et vous épuiser dans l'intérêt des autres, de manière à perdre le prix de vos labeurs, en vous exposant aux derniers supplices ? Je vous en conjure donc, qu'il n'en soit pas ainsi; et, puisque nous sommes des étrangers par nature, soyons-le par la volonté, de peur que nous ne soyons là-haut repoussés comme des étrangers, rejetés comme des êtres méprisables. Voulons-nous avoir ici-bas droit de cité, nous ne l'aurons ni ici-bas ni là-haut; en maintenant sur la terre notre qualité d'étrangers, en vivant comme des étrangers doivent vivre, nous aurons la confiance et les droits du citoyen ici-bas et là-haut. Le juste, alors même qu'il n'a rien, jouit sur la terre des biens de tous comme s'ils étaient à lui, et puis il ira prendre possession des tabernacles éternels. En ce monde même, il est à l'abri de tout chagrin réel; car on ne peut pas exiler celui qui regarde la terre entière comme sa cité, et qui retrouve les véritables richesses quand il rentre dans sa véritable patrie. Pour obtenir ce double avantage, le bonheur du présent et celui de l'avenir, faisons de nos biens un emploi convenable. C'est ainsi que nous deviendrons les citoyens du ciel et que nous jouirons d'une sécurité parfaite. Puissions-nous tous l'avoir en partage, par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, à qui gloire, en même temps qu'au Père et au saint Esprit maintenant et aux siècles des siècles. Amen